

Quand je suis arrivée au chalet, tout autour il faisait déjà nuit.

— Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à la porte ? Vous semblez avoir beaucoup de bagages, me proposa aimablement le chauffeur du taxi en s'appêtant à prendre

Yoko Ogawa

Les tendres plaintes

roman traduit du japonais
par Rose-Marie Makino et Yukari Kometani

sa torche électrique dans la boîte à gants.
— Non, ça va aller. Je connais le chemin.
Mon sac à main sous le bras, j'ai pris mes deux sacs de voyage et je me suis extraite tant bien que mal de la voiture.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Blessée par l'infidélité de son mari, Ruriko décide de disparaître. Elle quitte Tokyo et se réfugie dans un chalet en pleine forêt où elle tente de retrouver sa sérénité. Ruriko est calligraphe.

Non loin, dans un autre chalet, s'est installé Nitta, un ancien pianiste de renom devenu facteur de clavecins, un homme habité par un calme particulier qui semble absorber les sons des instruments qu'il fabrique. Bien qu'assisté chaque jour dans son ouvrage minutieux par une jeune femme prénommée Kaoru, il vit seul avec un vieux chien aveugle et sourd. Invitée en ces lieux par Kaoru, la calligraphe observe et s'interroge sur la relation du facteur et de son aide. Ainsi elle apprend que Nitta ne peut plus jouer en présence d'autrui, que seule persiste en lui la capacité de vivre avec des sons invisibles. Mais, un matin, la calligraphe surprend Nitta installé au clavecin jouant "Les Tendres Plaintes" pour Kaoru.

Écrites en 1996, "Les Tendres Plaintes" contiennent tous les éléments révélateurs de la personnalité littéraire de Yoko Ogawa. Le regard porté sur la nature, sur ses sonorités, l'intensité de ses nuits, l'indicible solitude des êtres et leurs relations fugitives donnent à cette histoire une étrange résonance : celle qui prend source au cœur de l'inconscient.

YOKO OGAWA

Yoko Ogawa est née en 1962. Elle vit au Japon et se consacre à l'écriture. Elle a obtenu de nombreux prix littéraires dont le prestigieux Akutagawa pour "La Grossesse" (Actes Sud, 1997). Tous les livres de Yoko Ogawa sont publiés aux éditions Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

- LA PISCINE*, 1995.
LES ABEILLES, 1995.
LA GROSSESSE, 1997.
LA PISCINE / LES ABEILLES / LA GROSSESSE, Babel n° 351, 1998.
LE RÉFECTOIRE UN SOIR ET UNE PISCINE SOUS LA PLUIE suivi de *UN THÉ QUI NE REFROIDIT PAS*, 1998.
L'ANNULAIRE, 1999 ; Babel n° 442, 2000.
HÔTEL IRIS, 2000 ; Babel n° 531, 2002.
PARFUM DE GLACE, 2002 ; Babel n° 643, 2004.
UNE PARFAITE CHAMBRE DE MALADE suivi de *LA DÉSAGRÉGATION DU PAPILLON*, 2003 ; Babel n° 704, 2005.
LE MUSÉE DU SILENCE, 2003 ; Babel n° 680, 2005.
LA PETITE PIÈCE HEXAGONALE, 2004 ; Babel n° 800, 2007.
TRISTES REVANCHES, 2004 ; Babel n° 919, 2008.
AMOURS EN MARGE, 2005 ; Babel n° 946, 2009.
LA FORMULE PRÉFÉRÉE DU PROFESSEUR, coéd. Leméac, 2005 ; Babel n° 860, 2008.
LA BÉNÉDICTION INATTENDUE, 2007.
LES PAUPIÈRES, 2007 ; Babel n° 982, 2009.
LA MARCHÉ DE MINA, 2008.
LA MER, coéd. Leméac, 2009.
CEUVRES, tome I, collection "Thesaurus", 2009.
CRISTALISATION SECRÈTE, coéd. Leméac, 2009.

Titre original :

Yasabii uttae

Editeur original :

Bungei Shunju, Ltd.

© Yoko Ogawa, 1996

représentée par le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2010

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02620-2

YOKO OGAWA

Les Tendres Plaintes

roman traduit du japonais
par Rose-Marie Makino et Yukari Kometani

ACTES SUD

Quand je suis arrivée au chalet, tout autour il faisait déjà nuit.

— Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à la porte ? Vous semblez avoir beaucoup de bagages, me proposa aimablement le chauffeur du taxi en s'appêtant à prendre sa torche électrique dans la boîte à gants.

— Non, ça va aller. Je connais le chemin.

Mon sac à main sous le bras, j'ai pris mes deux sacs de voyage et je me suis extraite tant bien que mal de la voiture.

— Bon alors je vais faire demi-tour pour vous éclairer avec mes phares.

Dans le ciel la lune était pleine et comme il y avait encore de la lumière au "Grasshopper" sur le bord de la départementale il ne faisait pas aussi noir que cela, mais le chauffeur tourna rapidement son volant pour orienter ses phares en direction du bois.

— Je vous remercie beaucoup.

J'ai pris le sentier qui partait de la départementale et le calme devenant soudain plus profond, le bruit de mes pas dans l'herbe arrivait à mes oreilles. Il n'y avait pas de vent, les branches des mélèzes se fondaient silencieusement dans l'obscurité. Je me suis retournée en chemin, je ne distinguais plus la voiture à travers les arbres,

seule la lumière éclairait encore le sentier devant moi.

Je lui avais dit que je connaissais le chemin, mais en réalité je n'étais pas revenue ici depuis huit ans. A cette époque j'y avais passé de courtes vacances d'été avec mon mari. L'année précédente nous y étions allés aussi au cœur de l'hiver pour franchir le cap de la nouvelle année. Pendant ce séjour, la famille de ma sœur aînée était venue se joindre à nous, et mon mari avait appris à skier à mon neveu qui était encore enfant. La dernière fois que mon père s'y était rendu, il me semble que c'était peu de temps après mon mariage. Son cancer du poumon s'était aggravé, il était maigre et affaibli, mais il avait pu marcher seul de la départementale jusqu'au chalet.

A une époque encore plus reculée, pendant mon enfance, nous avions l'habitude de passer ici nos vacances d'été. Chaque jour nous allions ma sœur et moi à la chasse aux insectes ou nous amuser au bord de la rivière ; l'après-midi sur la terrasse nous lisions les œuvres de la littérature pour enfants du monde entier ou nous apprenions la broderie avec notre mère.

Naturellement, mon père était jeune et vigoureux, il était capable de grimper à n'importe quel arbre si haut soit-il pour y installer des abris pour les oiseaux et de plonger sans difficulté dans les remous de la cascade.

Je me souviens encore du torse mouillé de mon père. Il était étincelant dans les rayons du soleil. On n'y décelait nulle part les signes annonciateurs de la progression de la tumeur ou de la faiblesse due à la décomposition. Le monde pouvait toujours changer, j'étais persuadée que les jours au chalet se succéderaient éternellement. La tranquillité qui émanait de son torse était telle que je ne voyais pas la réalité.

Mes sacs de voyage étaient bourrés et un morceau de tissu sortait par l'entrebâillement de la fermeture à glissière de l'un des deux. C'était la robe que j'avais commandée pour la soirée d'inauguration du nouveau cabinet de mon mari.

Pourquoi l'avais-je prise ? C'était trop bête d'emporter une robe de soie quand on faisait une fugue dans un chalet au fin fond des montagnes. Me trouvant ridicule, je me suis mise à rire toute seule en silence. Tout en riant je me suis sentie seule soudain. La poignée des sacs s'était incrustée dans mes paumes qui me faisaient mal. Mes bagages étaient tellement lourds que je ne pouvais même pas marcher droit. Autour de moi s'étendait le bois obscur.

Bientôt le chemin se mit à monter doucement en décrivant une courbe vers la droite. Du côté extérieur de ce virage, j'ai aperçu le chalet comme autrefois avec sa cheminée de briques et sa terrasse peinte en bleu clair.

“Aah, tant mieux”, ai-je pensé, sincèrement soulagée.

Depuis que j'avais quitté Tokyo, je me disais, hantée par une inquiétude irraisonnée, que peut-être il n'était déjà plus là, que non seulement la maison mais aussi la totalité du paysage à l'intérieur de mon souvenir avaient pris de la distance, et que je n'y avais plus accès.

Je cherchais peut-être seulement à substituer en secret à des choses plus confuses et difficiles à saisir les petites inquiétudes tout à fait ordinaires inhérentes aux fugues, par exemple comment faire pour le nettoyage des caniveaux de la ville prévu pour le dimanche de la semaine suivante, comment aller faire les courses quand on ne conduit pas ou quoi faire quand on n'aura plus d'argent, etc.

Mais le paysage n'avait disparu nulle part. Il avait bien voulu m'attendre, tel le gardien d'une mémoire fidèle.

J'ai tourné la clef, poussé la porte pour l'ouvrir, et après avoir déposé mes bagages dans le couloir j'ai fait clignoter la lampe du porche dans l'intention de faire signe au chauffeur. Je ne sais pas s'il l'a remarquée ou non, mais peu après un coup de klaxon a résonné au lointain et j'ai vu la lumière s'éloigner à travers bois.

— Tiens, c'est quoi comme morceau ? ai-je murmuré en mélangeant des œufs que je venais de casser dans un bol.

— Ça...

Mon mari feuilletait le journal.

“La question ne t'était pas vraiment destinée. Je parlais pour moi”, ai-je murmuré en mon cœur, sans le dire à voix haute cette fois-ci.

J'ai posé la poêle sur le feu avant de mélanger à nouveau les œufs avec application.

— Je pense que ce n'est pas seulement un exercice de doigté.

Nous étions un dimanche tard dans la matinée et le soleil était déjà haut dans le ciel. Depuis notre réveil, nous n'avions cessé d'entendre le son du violon. En jouait le petit garçon des voisins qui allait sur ses dix ans. Une quinzaine de jours plus tôt, sa mère était venue exprès nous prévenir que nous serions dérangés parce que, les concours approchant, elle voulait qu'il travaille jusqu'à dix heures du soir.

Chaque jour il répétait sans arrêt le même morceau. Bientôt, moi aussi j'avais fini par me souvenir de la totalité de la mélodie, et je savais même à quel endroit il se trompait régulièrement.

Et conformément à leur engagement à dix heures il s'arrêtait d'un coup.

— Il y a certainement un titre.

J'ai mis dans le bol les champignons, la tomate écrasée et le fromage. Avec l'œuf, le mélange a aussitôt épaissi.

— Comment tu le sais ? a demandé mon mari sans même lever les yeux de son journal.

— Tous les morceaux ont un titre. La suite numéro un ou le concerto numéro deux sont déjà de beaux titres, je trouve.

Quand j'ai versé les œufs dans la poêle, l'huile a crépité, recouvrant à moitié ma voix.

Nous sommes restés un moment silencieux tous les deux. J'aurais dû être habituée à ce silence, mais cela m'aurait été un petit secours si au moins le violon avait continué son chant.

Pour un enfant de dix ans, le morceau en mineur était plutôt triste. Il commençait par un air qui entraînait vers une rêverie profonde et se développait en se transformant petit à petit. Au point culminant survenait une grande ondulation, mais les sons sans se disperser se contentaient de s'accumuler en couches successives sur les tympans.

Mais peut-être que cette impression était due plutôt qu'à la nature du morceau à sa technique, car on ne pouvait pas dire que le garçon était particulièrement doué. La sonorité était brouillée, et en général au moment d'aborder le point culminant il laissait tomber la dernière note avant le changement de ton.

— Il y a un petit goût d'Europe de l'Est quelque part. De Budapest ou Sofia ?

Les œufs cuisaient en faisant des bulles. Les mains sur la poignée de la poêle, j'observais le fromage en train de fondre.

— Tu n'es pourtant jamais allée là-bas.

Mon mari a arrangé correctement les feuilles du journal qu'il avait parcouru jusqu'à la fin. Ses gestes très soignés n'allaient pas avec le ton de sa voix.

— Dans un village d'Europe de l'Est, un morceau fredonné à la tombée du jour par un beau garçon aux yeux marron. Autour fleurissent les coquelicots, on aperçoit au sommet de la colline les murs d'un château en ruine et le clocher d'une église.

— Quelle imagination.

— Je suis sûre que le titre est très beau.

— Cela m'étonnerait...

En secouant la poêle, j'ai donné la forme d'une omelette au mélange. Des filets d'œuf qui n'avait pas encore pris ont coulé.

— J'ai aussi l'impression d'avoir déjà entendu ce morceau autrefois.

— Quand on l'entend ainsi jour après jour, c'est normal d'avoir cette impression.

— Dans la journée, quand je suis tranquille toute seule, je sens parfois que je suis à deux doigts de trouver le titre de ce morceau que je ne suis pas censée connaître.

— Moi j'ai seulement envie de manger l'omelette.

— Quoi ? ai-je répliqué.

— L'omelette, a dit mon mari comme s'il prononçait un mot vulgaire.

— Tu vois bien que je suis en train de la préparer.

— Je me fous du mauvais violon du gosse d'à côté.

— Mais il a un concours, quand même. C'est pourquoi il répète.

— Tu crois que ce bruit de scie va participer au concours ?

— Ce n'est pas de sa faute.

— Aah. C'est de la faute de personne. Mais moi, je ne demande rien de particulier. Je veux seulement manger mon omelette tranquillement, dans une ambiance paisible.

— J'aimerais tant en connaître le titre.

— ...

A ce moment-là le son du violon s'est soudain interrompu. Le garçon n'avait quand même pas entendu la voix de mon mari ? A moins qu'il ne fasse une simple pause ?

— L'Europe de l'Est ou les coquelicots, j'en ai rien à faire.

Il s'est levé de sa chaise en faisant du bruit exprès, a pris sur la télévision ses clefs de voiture, son portefeuille et son briquet pour les fourrer dans ses poches, et il est parti. La rejoindre.

Sur le bord de la poêle, les œufs durcis avaient brûlé. J'ai éteint le gaz et j'ai tout jeté dans l'évier.

De toute façon, il avait déjà certainement l'intention de la voir ce jour-là. Le violon n'y était pour rien.

La répétition a recommencé. Un départ tranquille, une petite pause, un rythme accentué... Cela marchait très bien. Si le garçon abordait le point culminant de cette façon, il arriverait à jouer le morceau parfaitement jusqu'au bout. Et pourtant, comme on pouvait s'y attendre, il butait toujours au même endroit.

Après le départ de mon mari, j'ai commencé à me préparer. J'ai pris au fond du placard les deux plus grands sacs de voyage, j'en ai rempli un de tous les vêtements qui me tombaient sous la main, et dans l'autre j'ai mis tout ce qui m'était nécessaire pour le travail sur lequel j'étais : l'ensemble de plumes, l'encre, le papier, la règle... Et après avoir

un peu réfléchi mes médicaments, ma carte de crédit et mon fer à friser.

Ensuite, j'ai envoyé un fax à ma commanditaire pour la prévenir que mes coordonnées allaient changer, j'ai vérifié les horaires des trains à grande vitesse pour le Nord-Est, et pour finir j'ai téléphoné au "Grasshopper". C'était l'ancienne auberge "Asahiya", et quand mon père avait fait construire le chalet il en avait confié l'entretien à la propriétaire.

— Aujourd'hui, je vais aller seule au chalet. Je suis désolée que ce soit aussi soudain, mais pourriez-vous le préparer ? lui avais-je brièvement expliqué au téléphone.

Elle manifesta sa nostalgie et sa joie à l'idée de me revoir, et ne me posa pas de questions indiscrettes. J'ajoutai quand même pour la forme que j'avais une commande importante, prétextant que je venais afin de pouvoir me concentrer sur mon travail.

Les choses s'étaient déroulées beaucoup plus en douceur que je ne l'avais pensé. Exactement comme si j'avais tout soigneusement préparé à l'avance.

Je m'étais rendu compte trois ans auparavant que mon mari avait quelqu'un d'autre dans sa vie, mais notre relation s'était déjà détériorée. L'un de nous avait suggéré de vivre séparément et nous avions même parlé de divorce. En soustrayant ces années de nos douze ans de vie commune, il ne restait plus qu'une courte période sans discorde. Et si l'on tenait compte de toutes sortes de changements intervenus dans mon entourage : mon mari prenant son indépendance pour ouvrir un cabinet d'ophtalmologie dans un immeuble dans le centre de la ville, la mort de mon père, mes débuts professionnels en tant que calligraphe, finalement cette situation indéterminée avait traîné en longueur.

Je n'avais aucun détail concernant les antécédents de cette femme. Ce devait être une orthopédiste que mon mari avait connue lorsqu'il travaillait à l'hôpital universitaire, mais je ne l'avais jamais rencontrée. Mon mari allait et venait entre nos deux maisons.

Bien sûr, je n'étais pas satisfaite de la situation, et je n'avais cessé de souhaiter y remédier, mais je ne pensais pas que ce serait une bonne solution de disparaître sans prévenir. Cela le mettrait certainement en colère, et la situation n'en deviendrait que plus compliquée. Mais j'en étais arrivée à ne plus pouvoir continuer à supporter cette situation sans réagir.

Lorsque le violon, décrochant sur une note importante, s'était perdu dans des résonances rugueuses, le chalet avait fait soudain son apparition en mon cœur. Alors que je n'y étais pas allée depuis plusieurs années, le vaste mais sobre chalet m'était apparu avec fraîcheur jusque dans ses moindres recoins. Là-bas, je serais certainement accueillie. Il s'occuperait bien de moi.

Sans écrire une ligne, sans laver la poêle sale, en laissant une moitié de tomate sur la planche à découper, je suis partie.

Si j'avais pensé que rien n'avait changé par rapport à autrefois, c'est parce qu'il faisait nuit à mon arrivée, car le lendemain matin en regardant mieux j'ai pu constater que toutes sortes de changements étaient intervenus en l'espace de huit ans. Grâce à la propriétaire du "Grasshopper", les vitres et le sol avaient été nettoyés, les draps frais lavés n'étaient pas humides, il n'y avait rien à redire concernant l'entretien de la tuyauterie ou du poêle, mais un inévitable dépôt de temps flottait alentour.

Le sofa du living était placé exactement comme dans mon souvenir, mais à son cuir terne et durci on voyait bien qu'il n'avait pas été en contact avec des corps humains depuis de longues années.

La bibliothèque qui avait contenu les œuvres de la littérature pour enfants du monde entier avait été vidée, et il n'y restait plus que deux livres de cuisine aux couleurs passées. Les "Plats quotidiens" et "Douze mois de pâtisserie". La couverture du volume de pâtisserie était maculée de beurre et de farine durcie.

Les quelques dessins qui décoraient les murs avaient disparu. Ma mère, que cela ennuyait de venir maintenant qu'elle était âgée, les avait sans doute rapportés à la maison. Sur le papier peint décoloré par le soleil restaient ici ou là des carrés blancs.

Je me souvenais bien de la nature morte accrochée au-dessus de la stéréo. Elle représentait un compotier en verre, trois tourterelles orientales et du maïs. Les tourterelles qui paraissaient tout juste abattues étaient gentiment allongées l'une à côté de l'autre, et leurs ailes étaient tachées de sang.

Au matin, la première chose que j'ai faite a été de sortir sur la terrasse. Rien d'autre ne m'était venu à l'esprit. J'ai eu beau chercher, je n'ai rien trouvé qui ressemblât de près ou de loin à de la nourriture, et je n'avais même pas de quoi préparer un thé.

La terrasse couverte de rosée recevait les rayons du soleil matinal qui passait à travers les arbres. La peinture bleu clair était à moitié écaillée, et plusieurs morceaux de bois qui étayaient la rambarde étaient tombés côté jardin.

J'ai commencé à marcher systématiquement à partir de l'ouest en comptant les lattes de bois au sol. Une seule a émis un bruit semblable au miaulement d'un chaton. Ma sœur aînée m'avait souvent menacée. "Si tu marches dessus tu vas rêver la nuit d'un chat fantôme, tu sais", me disait-elle.

Un, deux, trois, quatre... En effet, elle a grincé. Juste sous mes pieds, laissant échapper un son triste, plein de douleur contenue.

Avant midi, la propriétaire du "Grasshopper" est venue m'apporter les choses de première nécessité et la nourriture que je lui avais demandées.

— Je suis désolée de vous déranger.

Nous nous sommes assises sur le banc de la terrasse.

— Non. La golden week vient de se terminer et justement nous soufflons un peu. Puisque de toute façon chez nous on fait les courses quotidiennement, alors un peu plus ou un peu moins c'est pas grand-chose, vous savez.

Elle n'avait pas du tout pris de l'âge. Comme autrefois, elle restait la plus grosse de toutes les femmes que je connaissais. Son corps présentait ici ou là des parties charnues : au bout des doigts, derrière les oreilles, à la base des chevilles, au creux du menton. Douces et blanches, qui donnaient instinctivement envie de les caresser. Son corps bougeait tout en se balançant en souplesse et elle parlait sur un ton insouciant.

— Je vous remercie d'avoir fait le ménage, alors que je suis arrivée si soudainement.

— Vous avez bien dormi hier soir ?

— Oui. A la réflexion, c'était la première fois que je me retrouvais seule ici.

— A l'époque où chez nous c'était encore une auberge, c'était animé, n'est-ce pas ? Votre sœur aînée et vous, Ruriko, vous étiez encore petites comme ça...

Elle a penché la tête en orientant la paume de sa main vers le sol.

— Votre maman va bien ?

— Ses rhumatismes se sont aggravés et elle vit avec la famille de ma sœur aînée. Après la mort de mon père, elle s'est affaiblie d'un seul coup.

— Cela fait combien de temps, déjà ?...

— Dix ans. On le dirait pas, hein ? C'est comme si tout ce temps ne s'était pas écoulé...

— Oui, c'est vrai.

Des nuages passaient haut dans le ciel. Quand nous gardions le silence, nous entendions toutes sortes de bruits : froissement des branchages, gazouillis ou passage du vent dont le mélange donnait je ne sais pourquoi une sensation de profondeur et de calme.

— Mais ici rien n'a changé, n'est-ce pas. Et on dirait que peu de nouveaux chalets ont été construits.

— C'est que la société immobilière d'exploitation a fait faillite, vous savez. Mais beaucoup d'endroits qu'on ne voit pas à l'œil nu ont pas mal changé, voyez-vous. Le chat et la chèvre que nous avons sont morts. Et plusieurs personnes du voisinage sont décédées. Et cela, on n'y peut rien.

— Ah bon, la chèvre est morte ?...

J'avais aidé de temps en temps à la traire.

— A la place, maintenant, nous avons un paon.

— Un paon ?...

— Oui. Un paon qui fait la roue, comme ça, vous voyez ? Vous pouvez venir le voir quand vous voulez. Je lui fais signe, et il fait la roue. C'est vrai, vous savez. Parce que je l'ai entraîné. Bon, alors si vous avez besoin, n'hésitez pas à venir me demander.

Elle s'est levée en cognant plusieurs fois son gros ventre au rebord de la table. Je lui ai donné l'argent des courses enveloppé dans un papier trouvé là, et elle l'a reçu à deux mains, en inclinant la tête pour me remercier. Etait-ce dû à sa chair molle ? le moindre de ses gestes semblait plein de sentiment.

— La prochaine fois je viendrai les chercher.

— Non, non. Il faut que je marche un minimum. Parce que vous savez, si je continue à grossir ainsi, je ne pourrai bientôt plus passer par la porte des toilettes.

— Allons bon, vous croyez ? En tout cas, je vous remercie infiniment.

— De rien, au revoir.

Elle est partie sur le sentier en agitant la main. Une feuille d'arbre était accrochée à ses cheveux blancs rassemblés en chignon sur sa nuque.

Plusieurs jours se sont écoulés sans événement particulier. Il ne se passa vraiment rien. Je ne suis allée nulle part, je n'ai parlé à personne.

Je passais mes journées à feuilleter les deux seuls livres de cuisine de l'étagère, boire le thé sur la terrasse en prenant tout mon temps et écouter la radio.

Il me restait néanmoins beaucoup de temps, alors je lisais les journaux jaunis empilés au fond du placard. Il y avait là des tas de faits divers étranges et compliqués. On avait arrêté l'homme d'âge mûr qui portait un uniforme de pilote pour jouer les escrocs au mariage, les invités d'un banquet avaient attrapé le choléra en mangeant de la langouste, un bébé était né entre un lion et une panthère, une femme avait tué d'un coup de poinçon l'homme qui voulait la quitter. Je lisais ces articles comme des contes venus d'un pays lointain.

Le beau temps continuait, le ciel était toujours de la même couleur. Aucun volet des chalets environnants ne s'ouvrait. J'apercevais de temps à autre la silhouette de gens du pays qui marchaient sur le sentier devant la maison, mais personne ne faisait attention à moi.

Le soir je fermais les fenêtres, je barrais la porte et je travaillais dans la pièce de style occidental à l'étage. Le calme pesait sur mes tympanes et quand j'étais fatiguée je me glissais dans mon lit.

La plupart du temps je n'arrivais pas à dormir. Quand je fermais les yeux, j'avais l'impression d'être aspirée au fond de ténèbres insondables. Il n'y avait rien nulle part pour me retenir, pas de chaleur non plus.

J'avais passé seule beaucoup de nuits au cours desquelles mon mari ne rentrait pas. C'était lui qui me manquait alors. Et je priais exclusivement pour son retour, comme si cela seul suffisait à tout régler.

Mais les ténèbres qui s'installaient dans le bois étaient d'une autre sorte. Elles remplissaient mon